

**La revue des étudiantes et des étudiants en histoire de l'UQAR**



# **LAIUS**

**Volume 3**

**Hiver 2010**



# Table des matières

Mot de la présidente	2	
Éditorial	3	
Revue mondaine des activités modulaires	4	
Activité du module d'histoire 2009-2010	5	
 <b>Articles</b>		
L'Empire ottoman à la conquête de la Hongrie: de Belgrade à Mohacs Par Jean Lou Castonguay	8	
Un poste militaire britannique au Déglé Par Isabelle Malenfant	15	
Sir Ian Kershaw et le <i>Mythe Hitler</i> Par Pierre-Olivier Gagnon	17	
 <b>Compte rendu</b>		
Une ville teintée d'accents ruraux Par Mathieu Arsenault	20	<u>1</u>
 <b>Vie étudiante</b>		
Colloque annuel de l'IHAF Par Rémi Lefrançois	23	
Quand échange international rime avec régional Par Mathieu Arsenault	23	
Stages d'archéologie, printemps-été 2009 Par Gabrielle Goulet et David Morin	25	
Après les études, un pas vers les musées Par Julie Côté	27	
 <b>Pour le plaisir</b>		
Michel Bibaud et le discours de l'anti-méthode	29	
Mots croisés	30	

## Mot de la présidente

Chères lectrices, chers lecteurs,

Je sais qu'en voyant cette jolie reliure vous n'avez pu résister à l'envie de la prendre, de l'ouvrir et de vous écrier : enfin la troisième édition de la revue des étudiantes et des étudiants en histoire de l'UQAR! Deux longues années se sont écoulées depuis la dernière parution : nous nous sommes fait attendre, désolés de vous avoir fait patienter. Mais l'attente en valait la peine, et c'est avec plaisir que nous vous présentons aujourd'hui ce nouveau numéro, tout beau, tout chaud, de la revue *LaiÛs*.

L'Association des étudiantes et des étudiants en histoire est particulièrement fière du travail accompli, tant par le comité organisateur que par les auteurs, pour la parution de ce numéro. J'aimerais souligner le travail exceptionnel du comité formé des étudiant(e)s Mathieu Arsenault, Jean Lou Castonguay, Andrée-Anne Côté, Pierre-Olivier Gagnon, Rémi Lefrançois, ainsi que des professeurs, Nicolas Beaudry, Julien Goyette et Karine Hébert. J'aimerais également souligner le travail des auteurs : merci de partager avec nous le fruit de vos recherches et de vos expériences de stage. Je voudrais finalement remercier le Fonds de soutien aux projets étudiants de l'UQAR, l'AGECAR, la Coop étudiante et bien entendu le Module d'histoire pour leur contribution financière à ce projet. Il va sans dire que sans leur appui financier, la revue n'aurait pas vu le jour cette année.

Je vous souhaite une bonne lecture et une bonne fin d'année académique.

Gabrielle Goulet

À une prochaine fin du monde

En tant qu'aspirants historiens, nous sommes particulièrement sensibles aux thèmes historiques. Nous sommes, pour la plupart, parmi les premiers à saisir l'implication des multiples commémorations qui ponctuent la vie sociale. Or, certaines choses chatouillent le sens critique que les professeurs tentent, session après session, d'inculquer à nos jeunes têtes. Brève tranche de vie.

Je travaille les week-ends dans une librairie rimouskoise. Un beau soir de mars, après l'heure de fermeture, un client était aux prises avec une crise de *lectoritis acute*. Lui demandant alors comment je pouvais lui venir en aide, il voulut savoir les années de publication des livres qu'il tenait : tous des livres sur la prophétie maya de 2012. « 2009, monsieur, le marketing autour de cette théorie n'a explosé que récemment », lui répondis-je simplement en lorgnant ma montre. « Mais non! C'est vieux comme le monde cette prophétie-là! », rétorqua le client avant de se diriger vers la caisse avec sa coûteuse cargaison.

Cet épisode me fait penser aux dangers que pose la publication massive d'ouvrages pseudoscientifiques sur des sujets qui, autrement, pourraient enrichir nos connaissances des civilisations disparues. Reléguer les mérites de peuples constructeurs à des extra-terrestres, ou interpréter un calendrier à forte teneur mythologique comme une vulgaire date d'échéance, c'est abandonner une masse de réponses possibles pour un moment de fantaisie.

L'humanité a traversé de nombreuses « fins du monde » sans s'en rendre compte, pourquoi devrait-elle trembler devant une autre? L'objet, ici, n'est pas de commenter la crédibilité du peintre psychédélique qui prétend avoir calculé une fin à l'ère maya. Ce serait plutôt de réaliser que des cultures différentes ont des référents temporels différents. Si l'Occident utilise aujourd'hui le calendrier grégorien et calcule le temps par rapport à la naissance du Christ,



Source : Cam Cardow

d'autres civilisations utilisent encore des calendriers alternatifs avec des ères différentes : l'année de l'Hégire, pour les musulmans, ou la soixante-et-unième année du règne de Huang-di, Empereur chinois, sont des exemples encore actuels.

Les nombres résonnent avec les mythes de chaque culture. Alors que l'Occident attendait le retour de Satan pour l'an Mil, les chrétiens orthodoxes associaient l'an 8000 au huitième jour de la création et, par conséquent, à la fin du monde. Ce que nous oublions, c'est que l'an 8000 des orthodoxes était dû pour le premier septembre 1492 des catholiques!

Alors qu'approche la date de péremption du monde calculée par José Argüelles en 1987, les médias multiplient les produits dérivés : des films apocalyptiques, des livres avec un arrière-goût de théorie de la conspiration et des conférences mélangeant écologie et spiritualité envahissent nos écrans, nos bibliothèques et nos salles communautaires. La fin du monde de 2012 prend, depuis quelques mois, des ampleurs de phénomène marketing rappelant la panique dépendante autour du bogue de l'an 2000. Pour autant que je sache, la fin du monde ne s'est jamais présentée aux rendez-vous organisés. Je doute fort que 2012 soit une exception, et ce, même en supposant que les calculs farfelus d'Argüelles soient corrects.

Pierre-Olivier Gagnon

Le 10 mars 2010

## Revue mondaine du Module d'histoire

par Rémi Lefrançois

Étudiant de 3<sup>e</sup> année

Déjà trois années ont passé depuis mon entrée à l'Université du Québec à Rimouski, et me voilà déjà un finissant. Ces trois années furent hautes en couleurs et riches en rencontres et en activités de tout genre. Il me fait donc plaisir de faire un survol des différentes activités organisées par l'Association des étudiants et étudiantes en histoire et par le Module d'histoire au fil de ces trois années. De cette manière, j'espère démontrer qu'en plus d'une expérience académique enrichissante tant sur le plan intellectuel que sur le plan humain, faire partie du programme en histoire de l'UQAR est une expérience unique et inoubliable quand on ose participer et s'intégrer au milieu universitaire.

Mon premier contact avec le milieu universitaire eut lieu lors de la journée d'inscription ou, dans le jargon des étudiants, la journée d'initiation. L'objectif premier de cette journée, où la camaraderie et la bonne entente sont de rigueur, était de permettre aux nouveaux et aux anciens étudiants de se rencontrer lors d'activités, le tout se terminant pendant une soirée des plus conviviales. Toujours dans le but de créer des liens avec les nouveaux arrivants et de renforcer les liens déjà existants, différentes soirées ont été organisées pendant ces trois années réunissant étudiants et professeurs pour le temps des Fêtes et la fin de l'année scolaire.

Grâce à l'immense effort déployé par les étudiants au fil de ces années, je peux me compter parmi les chanceux qui ont effectué des voyages organisés par l'AEEH. Dès ma première année, une vingtaine d'étudiants, moi compris, prenaient la route d'Ottawa où nous avons séjourné quatre jours. L'année suivante, encore plus ambitieux, nous décidions d'aller visiter la capitale des États-Unis, Washington D.C. En

plus d'être des événements enrichissants, ces voyages ont créé des liens d'amitié et des souvenirs impérissables chez bien des personnes participantes. Cette année, un groupe de six étudiants dont je faisais partie, a également eu la chance de se rendre à Montréal pour assister au colloque annuel de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, l'IHAF pour les intimes. Pour ceux que les longs voyages rebutaient un peu, les visites des attractions culturelles de la région étaient fréquentes. Je peux avouer qu'au fil de ces trois années, j'ai parcouru plus de kilomètres que pendant la plupart des années précédentes mon entrée à l'université. Également, pour les plus aventureux d'entre-nous, plusieurs stages d'archéologie ont été offerts dans des endroits aussi exotiques que Ras el Bassit en Syrie et Byllis en Albanie.

Aux plus studieux, la chance a été offerte de participer activement à l'organisation et au déroulement du colloque d'histoire, qui en était à sa 4<sup>e</sup> édition cette année. Nous avons pu, de cette manière, montrer tous nos talents de communicateurs et de chercheurs devant un public et, surtout face à un jury ayant la tâche ardue de décerner un prix pour la meilleure présentation. Tout au long de ces années académiques, grâce au Module d'histoire, les étudiants pouvaient assister à un très grand nombre de conférences de la part d'éminents professeurs et chercheurs. De plus, nous avons eu l'opportunité d'assister à deux colloques majeurs organisés par le Module : la 5<sup>e</sup> *Rencontre internationale des jeunes chercheurs en patrimoine* et le XXIX<sup>e</sup> *Colloque annuel de l'Association des archéologues du Québec*. Finalement, grâce à la revue annuelle des étudiants et des étudiantes en histoire de l'UQAR, *Laïus*, j'ai pu vous écrire, cher lecteurs, cet article vous montrant la diversité des événements auxquels j'ai participé tout au long de mes années d'études. C'est bien vrai, je dois l'avouer, on y retrouve également des articles d'histoire, des textes personnels, des minis jeux,

etc. écrits par d'autres élèves, mais tout cela n'est que secondaire...

Je conclus en souhaitant à tous les nouveaux étudiants et à ceux qui seront toujours présents l'année prochaine de s'amuser autant que je me suis amusé pendant ces trois années, et j'espère sincèrement qu'une vie étudiante dans le Module d'histoire aussi active que celle que j'ai connue va se perpétuer encore pour de nombreuses années à venir. Je vous laisse en vous invitant à lire avec attention les témoignages de mes collègues sur les différentes expériences qu'ils ont vécues pendant leur baccalauréat.

## Activités du Module d'histoire, 2009-2010

### *Stages pratiques en archéologie :*

*Byllis*, Albanie, Mai 2009

Fouilles sous la direction de N. Beaudry, UQAR, en collaboration avec l'École française d'Athènes et l'Institut archéologique de Tirana.

*Ras el Bassit*, Syrie, Juin-Juillet 2009

Fouilles sous la direction de N. Beaudry, UQAR.

*Île Saint-Barnabé*, Rimouski, Juillet-Août 2009

Fouilles sous la direction de M. Savard, UQAR, en collaboration avec Ruralys.

*Luxeuil-les-Bains*, France, Juillet-Août 2009

Fouilles sous la direction de S. Bully, CNRS et supervisé par N. Beaudry et M. Savard, UQAR, en collaboration avec l'Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand, et l'Office franco-québécois pour la jeunesse.

### **Conférences :**

*Histoire et idées du patrimoine, de la régionalisation à la mondialisation: 5<sup>e</sup> rencontre internationale des jeunes chercheurs en patrimoine*, 27 au 29 août 2009

Conférence organisée par K. Hébert et J. Goyette, professeurs à l'UQAR, en collaboration avec l'Institut du patrimoine urbain de l'UQAM. Conservatoire de Rimouski

*Les Conférences des Anciens du Module d'histoire*

« L'histoire, et après? », 3 novembre 2009  
Conférence donnée par Stéphane Pineault, agent de développement, Centre de développement de la Matapédia. UQAR



*Conférence hors-série*



« Les surprises de la recherche biographique : l'exemple d'Éva Circé-Côté », 5 novembre 2009  
Conférence donnée par Andrée Lévesque, professeure retraitée, Université McGill UQAR

*Conférence ArchéoPat en archéologie et patrimoine*

« L'histoire appliquée à... Parcs Canada », 1<sup>er</sup> décembre 2009  
Conférence donnée par Yvan Fortier, historien, Parcs Canada. UQAR

*Conférence ArchéoPat en archéologie et patrimoine*

« Un survol de l'archéologie du Québec », 3 décembre 2009  
Conférence donnée par Pierre Desrosiers, archéologue, MCCCFC. UQAR



*Conférence organisée par la Société de généalogie et d'histoire de Rimouski*

« Bilan de l'inventaire archéologique sur l'Île Saint-Barnabé », 10 décembre 2009  
Conférence donnée par Manon Savard, professeure à l'UQAR.  
Bibliothèque Lisette-Morin, Rimouski

*Conférence hors-série*

« Autour d'une pêche miraculeuse : la construction de l'État moderne en Provence aux derniers siècles du Moyen Âge », 13 avril 2010  
Conférence donnée par Benoît Beaucage, professeur retraité de l'UQAR.  
UQAR



*Conférence publique dans le cadre du XXIX<sup>e</sup> Colloque annuel de l'AAQ*

« À quand remonte le peuplement du Québec et du Bas-Saint-Laurent? », 1<sup>er</sup> mai 2010  
Conférence donnée par Claude Chapdelaine, professeur à l'Université de Montréal, organisée en collaboration avec le Cégep de Rimouski et la Société rimouskoise du patrimoine.  
Cégep de Rimouski, salle Georges-Beaulieu

*Événements particuliers :*

*Un incendie frappe le toit de l'UQAR, les locaux du Module d'histoire sont les premiers touchés,*

14 mai 2009  
L'aménagement des locaux serait d'origine accidentelle.

*Voyage à Montréal à l'occasion du 62<sup>e</sup> Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française (IHAF): Québec/Amériques, 15 au 18 octobre 2009*

Voyage organisé par l'Association des étudiantes et étudiants en histoire de l'UQAR (AEEH) avec le soutien financier de l'IHAF, de l'Association générale des étudiants du campus de Rimouski (AGECAR), du Fonds de soutien aux projets étudiants (FSPE), de l'AEEH et du Module d'histoire de l'UQAR.  
Université de Montréal

*Visite du Module d'histoire au Centre de Mise en valeur des Opérations Dignité, 27 novembre 2009*

Visite organisée par le Module d'histoire.  
Esprit-Saint



Photo prise lors de l'activité à Esprit-Saint.

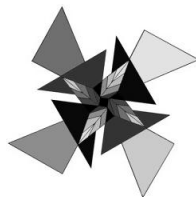


*Activité de Noël du Module d'histoire,*  
18 décembre 2009

Coopérative culturelle Paradis, Rimouski

*Kaléidoscope historique IV, Colloque des  
étudiantes et étudiants en histoire de l'UQAR,*  
12 février 2010

Colloque organisé en partenariat  
avec le FSPE, le Musée régional de  
Rimouski et la Librairie l'Alphabet.  
Musée régional de Rimouski



*Cérémonie en l'honneur des boursiers et  
boursières 2010, 17 mars 2010*

Remise par la Fondation de l'UQAR de la première  
*Bourse d'excellence du corps professoral et du  
personnel de soutien du Module d'histoire.*  
UQAR

Lancement de *Laius*, vol. 3, la revue des  
étudiantes et étudiants en histoire de l'UQAR,  
20 avril 2010

UQAR, le Baromètre



*XXIX<sup>e</sup> Colloque annuel de l'Association des  
archéologues du Québec*

Colloque organisé par N. Beaudry et M. Savard,  
professeurs, UQAR.  
UQAR

*Forum public sur l'archéologie amateur au  
Québec, 2 mai 2010*

Forum organisé par P. Desrosiers (MCCCF),  
A. Burke, B. Loewen (U. de Montréal), N. Beaudry et  
M. Savard (UQAR).  
UQAR, Atrium

#### **Disponibilité des locaux :**

D-530 Local de classe, fonctionnel à partir de janvier  
2010.

D-501 Laboratoire de recherche en histoire, en cours  
d'installation à l'hiver 2010.

A-019 Laboratoire d'archéologie et de patrimoine,  
fonctionnel à partir de l'hiver 2010.

Vitrines dans le couloir du D-500, partagées avec le  
Module de géographie.

## **L'histoire à l'UQAR**

Les programmes de **baccalauréat** et de **majeure en histoire** offerts à l'UQAR visent l'acquisition d'une bonne culture historique et la maîtrise des méthodes et outils de travail appropriés pour l'étude du passé. Une composante en **Pratiques et interventions culturelles**, unique au Québec, permet aux étudiants d'acquérir des connaissances pratiques dans des domaines comme la culture, le patrimoine, la muséologie ou les médias; elle peut constituer une formation distincte, sous la forme d'un certificat, ou être associée à une majeure dans le cadre d'un baccalauréat. À la fin de leur formation, les étudiants ont la possibilité de faire un Stage en milieu de travail, qui favorise l'insertion professionnelle, ou un Mémoire de recherche, qui prépare l'étudiant au travail de l'historien professionnel ou aux études supérieures.

L'UQAR prévoit offrir un programme de **maîtrise en histoire** à partir de l'automne 2010.

## L'Empire ottoman à la conquête de la Hongrie: de Belgrade à Mohacs

Par Jean Lou Castonguay  
Étudiant de 2<sup>e</sup> année

L'Empire ottoman figure parmi les plus importantes sociétés de l'histoire islamique. Durant son apogée, sous le règne de Soliman le Magnifique (XVI<sup>e</sup> siècle), il poursuit son expansion sur les continents asiatique et européen. En Europe, la Hongrie est le principal pays à s'opposer aux forces ottomanes avant que celles-ci ne menacent directement le domaine des Habsbourg d'Autriche et du Saint-Empire. À cette époque, la Hongrie médiévale possède des liens religieux et familiaux avec l'Europe chrétienne, et plus particulièrement avec les Habsbourg. Pourtant, son armée est écrasée à Mohacs et la plus grande partie du pays est occupée pendant plus d'un siècle par les Ottomans. Les autres nations européennes ne lui prêteront main-forte ni lors de la campagne de Soliman en 1521, ni lors de celle de 1526.

### Les acteurs

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, aucun État européen ne dépasse l'Empire ottoman en superficie, et sa population est évaluée à plus de 21 millions d'habitants. L'Empire est principalement composé de petits villages et de modestes bourgades tandis que les grandes villes sont plutôt rares : Istanbul, Le Caire, Damas et Alep<sup>1</sup>. L'économie ottomane est florissante; on évalue les revenus annuels de l'État à 9,5 millions de ducats d'or. À la même époque, les revenus de l'Espagne s'élèvent à 9 millions de ducats d'or, ceux de la France à 5 millions et ceux de Venise à 4 millions. Sa position entre l'Orient et l'Occident lui donne accès à de grands revenus

grâce au commerce entre l'Asie et l'Europe qui transite par ses ports<sup>2</sup>.

À une bonne santé financière s'ajoute un gouvernement fort. Héritier de la force de caractère de son père, le sultan Soliman sait s'entourer de personnes fiables et efficaces et surtout, il sait les contrôler. D'ailleurs, il donne des pouvoirs pratiquement illimités à ses vizirs, en autant qu'ils agissent selon sa volonté<sup>3</sup>. L'administration ottomane de l'époque se caractérise également par une forte centralisation. Les fonctionnaires ottomans sont pour la plupart issus du *devchirme*, ou « ramassage »<sup>4</sup>. Il s'agit donc d'esclaves originaires de familles chrétiennes des Balkans et, en tant que tels, ils sont la propriété du sultan. Par exemple, le grand vizir Ibrahim, qui exerce de 1523 à 1536 et qui est, en principe, le deuxième homme de l'État après le sultan, est un esclave d'origine grecque<sup>5</sup>.

L'armée ottomane de cette époque se compose de quatre groupes distincts : les soldats timariotes, les troupes professionnelles, les troupes irrégulières et les contingents des vassaux. Pour la plupart, les soldats (surtout les professionnels) sont équipés d'armes modernes. Les timariotes forment les armées provinciales. Lors de la campagne de 1521, seule l'armée de Roumélie est mobilisée, tandis qu'en 1526 celles de Roumélie et d'Anatolie participent à la campagne<sup>6</sup>.

Les troupes professionnelles, quant à elles, sont composées du corps des janissaires, d'un corps d'artillerie et d'un corps de cavalerie<sup>7</sup>. Cette armée « d'esclaves », issus du *devchirme*,

<sup>1</sup> Frédéric Hitzel, *L'Empire ottoman, XVe-XVIIIe siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 72; 69.

<sup>2</sup> Geza Perjes, *The fall of the medieval kingdom of Hungary: Mohacs 1526-Buda 1541*, Highland Lakes, Columbia University Press, 1989, p. 21-24.

<sup>3</sup> L.S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*, San-Francisco, Holt, Rinehart and Winston, 1958, p. 72.

<sup>4</sup> Frédéric Hitzel, *op. cit.*, p. 92.

<sup>5</sup> L.S. Stavrianos, *op. cit.*, p. 72.

<sup>6</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 28; 97; 239.

<sup>7</sup> Frédéric Hitzel, *op. cit.*, p. 101-102.

est sous le contrôle direct du sultan. Ces soldats sont mobilisés en permanence et entraînés à l'art de la guerre, d'où leur statut de professionnels<sup>8</sup>.

**Troupes ottomanes estimées selon le rapport de contemporains, campagne de 1526<sup>9</sup>**

	Ferdi	Kochu Bey
Soldats professionnels	32,000	36,000
Soldats timariotes	60,000	47-110,000
Troupes irrégulières	60,000	48-60,000
Tartars (vassaux)	10,000	10,000
Total	182,000	140-200,000

L'historien hongrois Geza Perjes estime que cette armée devait être composée de 100 000 cavaliers et de 50 000 hommes d'infanterie. De plus, il devait y avoir environ 300 pièces d'artillerie<sup>10</sup>.

<sup>8</sup> Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 2008, p. 192.

<sup>9</sup> Tableau extrait du livre de Geza Perjes, *op. cit.*, p. 32 (traduit de l'anglais).

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 34.

Dans les Balkans, la Hongrie est le principal adversaire de la Porte<sup>11</sup>. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la Hongrie est un petit royaume d'Europe de quatre millions d'habitants. À la mort du roi Mathias Corvin (1490), les finances du pays sont au plus bas<sup>12</sup>. L'économie repose principalement sur l'agriculture et l'exploitation des nombreuses mines d'or du territoire. Cette économie favorise le développement de l'exploitation des ressources naturelles au détriment de celui des villes.

Sur le plan politique, la Hongrie connaît de grands changements durant cette époque. À la mort de Mathias, plusieurs prétendants se manifestent pour lui succéder, mais « la décision dépendait des barons, et avant tout, de Zapolyai qui, appuyé par la noblesse, soutenait le plus faible des prétendants, Vladislav<sup>13</sup> ». Jean Zapolyai est le plus puissant des barons du parti des nobles et aussi le voïvode<sup>14</sup> de Transylvanie. L'importance de son illustre bien la puissance qu'a prise la noblesse dans les affaires de l'État à la suite de la mort de Mathias, lui qui était un fervent acteur de la centralisation du pouvoir. Vladislav, roi de Bohême et membre de l'importante famille polonaise des Jagellon, est élu roi de Hongrie sous le nom de Vladislav II (1490-1516)<sup>15</sup>. Lui « et son fils Louis II (1516-1526) devaient par leur faiblesse ruiner en quelques années l'œuvre de Mathias Corvin. Régnant aussi en Bohême et en Pologne, ils

<sup>11</sup> Terme désignant le gouvernement ottoman ou l'Empire ottoman en général.

<sup>12</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 59.

<sup>13</sup> Ervin Pamlényi (dir.), *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Roanne, Éditions Horvath, 1974, p. 136.

<sup>14</sup> « Voïvode : Terme d'origine slave composé du substantif : *voe, voi* (armée) et du verbe : *vojda* (conduire), qui signifie : chef d'armée. [...] [L]es plus anciennes attestations slaves du terme voïvode sont du XI<sup>e</sup> siècle et lui donnent deux significations principales : 1) chef de guerre; 2) gouverneur, prince, duc. » Mihnea Berindei et Gilles Veinstein, *L'Empire ottoman et les pays roumains*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987, p. 335.

<sup>15</sup> Ervin Pamlényi, *op. cit.*, p. 137.

laissèrent les nobles gouverner la Hongrie<sup>16</sup> ». En effet, l'administration du pays était en bonne partie formée par cette même noblesse et celle-ci ne se gêna pas pour s'accaparer une bonne partie des revenus royaux. Finalement, il est important de noter que les liens unissant les Jagellon de Hongrie aux Habsbourg d'Autriche étaient tels que dans le cas où la lignée de Vladislav devait s'éteindre sans héritier, la couronne hongroise allait passer sur la tête d'un Habsbourg (Louis II était le beau-frère de Ferdinand I<sup>er</sup>)<sup>17</sup>. Le contrôle éventuel de la Hongrie par les Habsbourg ne pouvait signifier qu'une seule chose : le renforcement de leur pouvoir et l'affaiblissement de celui de leurs ennemis, notamment de l'Empire ottoman et de la France.

Dans un tel contexte économique et politique, il n'est pas étonnant que l'État hongrois finisse par ne plus être capable de payer et d'entretenir une armée permanente. L'une des plus importantes conséquences en fut un retour au vieux système féodal. Les nobles se retrouvaient par conséquent en contrôle de l'armée, ce qui ne pouvait que renforcer leur pouvoir<sup>18</sup>. Le principal héritage de Mathias sur le plan militaire était son armée royale surnommée « l'Armée noire ». Les nobles, convaincus que celle-ci devait disparaître, l'envoyèrent contre les Turcs sans lui assurer un soutien logistique. Lorsqu'elle commença à piller la population pour s'approvisionner, les barons menèrent leurs propres troupes contre elle pour l'exterminer. Ainsi périt la dernière force militaire moderne du pays<sup>19</sup>; il ne restait plus d'armée royale, seulement une armée de type féodal. Vers 1520, le pays ne pouvait compter que sur une armée forte de près de 50 000 à 60 000 soldats<sup>20</sup>.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les Balkans comptent plusieurs petites principautés (ou voïvodies) relativement indépendantes : la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie. La Valachie, par sa position géographique, devait être la première à tomber sous la domination ottomane. En 1395, l'armée valaque est écrasée par le sultan Bayezid et un nouveau voïvode est placé à la tête de la principauté; il paie tribut au sultan. Il faut néanmoins attendre l'année 1476 pour que la Valachie soit réellement soumise. La Moldavie, quant à elle, dut lutter plus tardivement contre les Ottomans. À la mort du voïvode Étienne le Grand (1457-1504), qui avait réussi à tenir tête à la Porte pendant un certain temps, la Moldavie n'eut d'autre choix que de chercher la paix<sup>21</sup>. Ainsi, lors des événements de 1521 et 1526, les deux voïvodies ne sont pas en mesure d'aider la Hongrie. En effet, la Valachie vassale et la Moldavie soumise ne participent pas aux combats par peur de représailles, mais tenteront tout de même de prévenir leurs voisines, la Hongrie et la Transylvanie, des intentions ottomanes<sup>22</sup>.

En 1505, la Transylvanie est la seule des trois voïvodies à ne pas être sous l'influence ottomane. En réalité, elle est sous contrôle hongrois. Le voïvode Zapolyai tente de se faire élire roi de Hongrie en prétextant le besoin d'une dynastie nationale pour le pays. Soutenu par le parti des nobles (dont il était le chef), il tente de faire abdiquer Vladislav, mais les membres du parti de la cour se tournent vers l'empereur Maximilien de Habsbourg. Devant les menaces de Maximilien, Zapolyai ne peut que reculer. Il obtient néanmoins de la Diète la possibilité de devenir roi si Vladislav devait mourir sans héritier. Hélas, la naissance du futur Louis II en 1506 déçut ses attentes, du moins pour un temps...<sup>23</sup>

<sup>16</sup> Henri Bogdan, *Histoire de la Hongrie*, Paris, PUF, 1966, p. 33.

<sup>17</sup> Ervin Pamlényi, *op. cit.*, p. 137-139.

<sup>18</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 62.

<sup>19</sup> Ervin Pamlényi, *op. cit.*, p. 137.

<sup>20</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 69.

<sup>21</sup> Georges Castellani, *Histoire de la Roumanie*, Paris, PUF, 1984, p. 11-13.

<sup>22</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 193.

<sup>23</sup> Ervin Pamlényi, *op. cit.*, p. 138.



### La région danubienne, théâtre des opérations

(Source: [http://d-maps.com/carte.php?lib=danubian\\_europe\\_map&num\\_car=2236](http://d-maps.com/carte.php?lib=danubian_europe_map&num_car=2236), et [?lib=europe\\_map&num\\_car=2224](http://d-maps.com/carte.php?lib=europe_map&num_car=2224))

11

### Les événements

À la mort de Mathias en 1490, un traité de paix unit la Hongrie et la Porte. Durant les années qui suivent, une alliance anti-ottomane est néanmoins formée entre la France, la Hongrie, la Pologne et Venise. L'alliance mène une guerre de 1501 à 1502 contre les Ottomans, mais elle finit par s'essouffler. Cette situation oblige la Hongrie à signer une nouvelle fois la paix avec l'Empire, paix qui devait être renouvelée en 1511, 1516 et 1519.

À la mort du sultan Selim en 1520, son fils Soliman monte sur le trône. Selon la tradition ottomane, les traités signés par les prédécesseurs du nouveau sultan n'engageaient en rien celui-ci. En décembre de la même année, un émissaire ottoman se rend à Buda pour négocier. On ne connaît pas exactement les termes de l'accord

proposé par Soliman, mais ce qui est sûr, c'est que l'offre est déclinée par la Hongrie. Puisque les conditions en Hongrie et en Europe n'étaient pas à son avantage, on peut difficilement croire que la Hongrie aurait refusé une offre de paix semblable à celle qu'elle avait acceptée une année auparavant (1519). Il est donc probable que l'accord proposé par la Porte ait été d'une nature différente, soit une demande de vassalité, soit un libre passage sur le territoire hongrois. Le but de la manœuvre ottomane était sans doute de s'assurer que la Hongrie ne passerait pas sous le contrôle des Habsbourg. Peu importe les clauses exactes du traité, son rejet est d'une grande importance : il s'agit clairement d'une déclaration de guerre contre l'Empire ottoman<sup>24</sup>. Heureusement pour les Ottomans, la géopolitique européenne n'est pas à ce moment à

<sup>24</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 87-96.

l'avantage de la Hongrie, comme l'explique habilement Geza Perjes:

Moreover, the Turkish military leadership picked the most opportune moment for the attack since Hungary could not expect help from any quarter. The war between Charles V and Francis I had just started and strong Tartar forces were devastating Poland, whereas Venice, disturbed by Charles V's excessive power as much as any state in Europe, was courting Turkish friendship, if only for reasons of security.<sup>25</sup>

Ainsi, la Hongrie ne peut pas compter sur le soutien des autres pays européens. Elle peut néanmoins profiter d'un court répit avant l'attaque ottomane. En effet, des troubles éclatent en Syrie ottomane, et la paix doit être rétablie avant que les Ottomans puissent penser faire campagne contre la Hongrie. C'est chose faite à l'été 1521<sup>26</sup>.

L'objectif de 1521 est défini dès le départ et gardé secret le plus longtemps possible : Belgrade. Cette ville était une forteresse importante de la ligne de défense hongroise<sup>27</sup>. Située à la rencontre entre deux importants cours d'eau, le Danube et la Save, elle contrôlait ces importantes voies maritimes. En outre, la prise de Belgrade permettrait de sécuriser les lignes de ravitaillement ottomanes, car celles-ci ne pouvait pas contourner une forteresse aussi importante, et la libération des voies d'eau permettrait le transport des provisions par navire, solution beaucoup moins coûteuse<sup>28</sup>.

Pour cette campagne, seules les forces de Roumélie (Balkans) sont mobilisées. Des troupes font diversion en attaquant des positions variées sur les territoires croates et transylvains pendant que l'armée principale commence le siège de Belgrade<sup>29</sup>. Les diversions et la lenteur de l'organisation des Hongrois font en sorte que lorsque l'armée franchit le Danube, elle ne rencontre aucune résistance. Ainsi, Soliman ne doit affronter que les garnisons locales des villes et des forts qu'il assiège. Sans espoir d'obtenir de l'aide, Belgrade remet sa reddition le 29 août 1521<sup>30</sup>. Quand l'armée hongroise atteint finalement Belgrade, les réparations de la forteresse sont déjà terminées ; engager un siège paraît alors trop risqué : elle fait demi-tour<sup>31</sup>. La désorganisation de l'État hongrois a donc permis une victoire aisée des Ottomans. La perte de Belgrade s'avère un dur coup pour le pays :

In summary: Suleyman launched the campaign of 1521 with a limited objective, presumably in order to convince the Hungarian government to settle Ottoman-Hungarian relations peacefully, once and for all. Indeed, he assumed that with the fall of Belgrade the Hungarians would recognize that their chances for an ultimate victory had been drastically reduced, whereas the damages they were liable to suffer in the course of armed resistance were far greater than the cost of making peace.<sup>32</sup>

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>27</sup> Henri Bogdan, *op. cit.*, p. 34.

<sup>28</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 48 et 41.

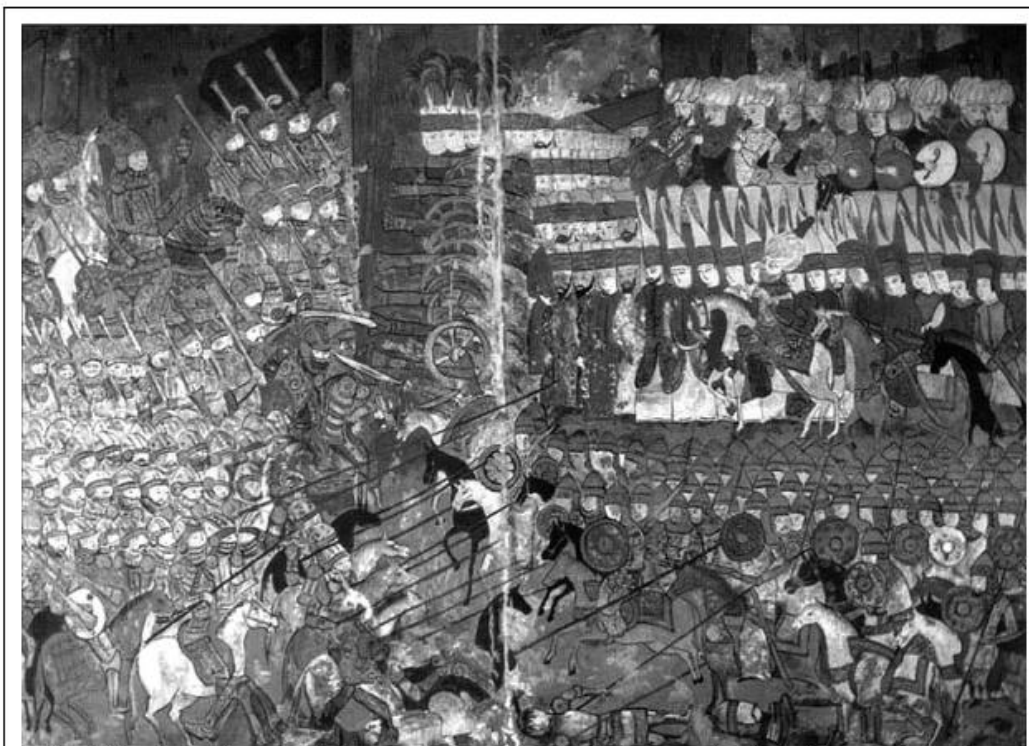
---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 97-98.

<sup>30</sup> L.S. Stavrianos, *op. cit.*, p. 73.

<sup>31</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 102-103.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 103.



La bataille de Mohacs, miniature turque, XVI<sup>e</sup> siècle, Musée du Château de Szigetvar, Szigetvar, Hongrie.

Les soldats hongrois (à gauche), bardés d'armures seyantes, font face à l'artillerie ottomane. Le roi et le sultan se trouvent au centre de leurs soldats respectifs. Derrière le sultan, les janissaires sont reconnaissables à leur coiffe blanche allongée.

### La bataille de Mohacs (1526)

(<http://en.wikipedia.org>)

La prise de Belgrade affaiblit fortement le système de défense hongrois et démontre clairement la faiblesse du pays. Ainsi, lorsque la Porte propose à nouveau la paix en 1524, la proposition est examinée avec la plus grande attention<sup>33</sup>. Depuis 1521, l'Empire avait été occupé ailleurs : siège de Rhodes (1522), troubles en Syrie et en Égypte, etc., mais avec la victoire de Charles Quint sur François I<sup>er</sup> à Pavie en 1525, la balance du pouvoir en Europe avait penché dangereusement en faveur de l'Empereur<sup>34</sup>. La Hongrie, hésitante à signer quoi que se soit, devait être forcée, sans quoi la position ottomane pourrait être compromise. De plus, l'agitation au sein des janissaires appelait à

l'action et à la prise de butin<sup>35</sup>. On sait qu'en décembre 1525, l'armée ottomane était déjà mobilisée<sup>36</sup>.

Le 23 avril 1526, l'armée du sultan et celle d'Anatolie quittent Constantinople. Elles seront rejointes plus tard par celle de Roumélie. La grande armée se dirige lentement vers Belgrade avant d'entreprendre la marche vers la capitale hongroise : Buda. Comme pour la campagne de 1521, l'objectif de la campagne est gardé secret le plus longtemps possible. L'armée fait de nombreuses pauses pour le repos des troupes et le réapprovisionnement. Dans les rangs, la discipline est stricte. Par exemple, le pillage est interdit et sévèrement puni. L'armée traverse

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 108-109.

<sup>34</sup> L.S. Stavrianos, *op. cit.*, p. 74.

<sup>35</sup> Robert Mantran, *op. cit.*, p. 148.

<sup>36</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 117.

finalement le dernier obstacle sur son chemin (la Drave) le 23 août. Six jours plus tard, elle affronte l'armée hongroise dans la plaine de Mohacs.

L'armée hongroise ne quitte Buda que le 20 ou le 23 juin. Les troupes du voïvode Zapolyai et celles de Croatie avaient été dispersées aux frontières, car on ne savait pas encore où allait attaquer la principale armée ottomane. C'est l'une des raisons qui expliquent le dilemme entre la cour et la noblesse quant au lieu et au moment de l'affrontement entre les deux armées. En effet, le roi et la cour préféraient jouer de prudence et reculer pour attendre toutes les troupes disponibles pour le combat. De leur côté, les nobles et les magnats ne pouvaient accepter de céder leurs terres sans combattre, c'est pourquoi ceux-ci privilégiaient une attaque le plus au sud possible. Finalement, la plaine de Mohacs est choisie comme champ de bataille. Comme les Hongrois savaient qu'ils étaient inférieurs en nombre, ils durent miser sur l'avantage du terrain : la plaine de Mohacs était étroite pour une armée aussi énorme que celle des Ottomans, en plus d'être humide et en pente

14

<sup>37</sup> .  
On ne connaît pas le nombre exact de soldats ayant participé à la bataille de Mohacs. On évalue généralement les forces ottomanes à près de 150 000 soldats et celles de Hongrie à environ 50 000<sup>38</sup>. Peu importe le nombre exact, il en ressort toujours une cruelle réalité : les troupes ottomanes étaient beaucoup plus nombreuses. Le 29 août 1526 commence la bataille de Mohacs. Malgré l'ingéniosité de certains chefs hongrois, la défaite est assurée : « [L]e combat se réduisit essentiellement à une seule attaque héroïque, mais irréflechie des Hongrois; elle s'effondra sous le feu des canons turcs et sous la fusillade

des janissaires. »<sup>39</sup> En moins de cinq heures, il ne restait plus grand-chose de l'armée hongroise. Le lendemain, 2 000 prisonniers sont exécutés et le 1<sup>er</sup> septembre, de 30 à 50 000 corps sont enterrés<sup>40</sup>. La route vers Buda était libre.

Si l'offensive ottomane fut une réussite, elle allait néanmoins s'avérer coûteuse. La bataille avait fait un mort de trop : le roi Louis II s'était noyé en fuyant les combats. Il était âgé de 20 ans et n'avait pas de descendant direct. En principe, l'héritier du trône devait être Ferdinand I<sup>er</sup> de Habsbourg. Contre lui, la Porte soutenait Jean Zapolyai, qui était le Hongrois le plus puissant du pays. Celui-ci n'avait pas participé à la bataille car ses troupes ne s'étaient pas rendues à temps sur les plaines de Mohacs.

L'attaque contre la Hongrie visait principalement à écarter les Habsbourg du trône hongrois, mais la mort de Louis avait malheureusement précipité les choses. Contre un prétendant aussi fort que Ferdinand, Zapolyai n'avait d'autre choix que de s'appuyer sur le soutien ottoman. Une alliance est donc conclue entre les deux partis lorsque Ferdinand prend Buda (été 1527). L'armée ottomane, qui avait quitté le pays depuis septembre 1526, part de nouveau vers la Hongrie, mais cette fois elle assiège Buda (1529) au nom de Zapolyai! Ferdinand est obligé de traiter avec la Porte : Zapolyai et lui devaient régner séparément sur une partie différente de la Hongrie, et ce, au nom du sultan<sup>41</sup>. Ainsi, l'objectif ottoman avait été en partie réalisé, à tout le moins jusqu'à la mort de Zapolyai en 1540, alors que les Habsbourg feront à nouveau valoir leurs droits sur le trône de Hongrie.

<sup>37</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 204; 209-210; 189-194; 233.

<sup>38</sup> Il s'agit d'une moyenne obtenue à partir des diverses sources, les chiffres divergeant sensiblement.

<sup>39</sup> Ervin Pamlényi, *op. cit.*, p. 143.

<sup>40</sup> Geza Perjes, *op. cit.*, p. 260-261.

<sup>41</sup> Henri Bogdan, *op. cit.*, p. 35-36.



## Un poste militaire britannique au Dégelé

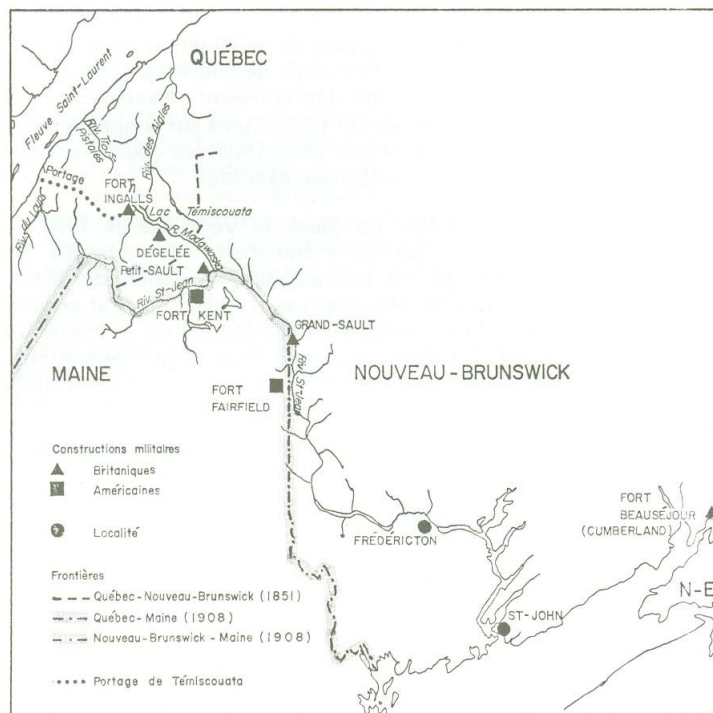
Par Isabelle Malenfant

par Isabelle Malenfant, diplômée en histoire et étudiante de 1<sup>ère</sup> année à la maîtrise en développement régional, social et territorial

La guerre non sanglante de l'Aroostook évoque un conflit frontalier entre la Grande-Bretagne et les États-Unis qui s'est déroulé de 1839 à 1842. À la création de l'état du Maine dans les années 1820, les ambiguïtés du Traité de Versailles de 1783 concernant les limites territoriales donnèrent lieu à des tentatives d'appropriations de la région de Madawaska pour son Grand Portage et ses ressources en pin blanc<sup>1</sup>. Lors de cette guerre, les autorités britanniques garantes du territoire canadien décidèrent d'ériger une série de trois postes militaires près de la zone de litige. C'est ainsi que fut construit notamment le fort Ingall, à Cabano, pour surveiller le lac Témiscouata. Les deux autres forts furent installés à la source de la rivière Madawaska et à la confluence des rivières Madawaska et Saint-Jean. D'autres forts préexistants furent également reconstruits et occupés. Après la signature du traité de Webster-Ashburton en 1842, les postes furent peu à peu abandonnés par les soldats des régiments sur place et détruits au fil du temps<sup>2</sup>. Deux furent reconstitués depuis, hormis celui de Dégelis, qui semble avoir disparu du paysage et des mémoires. L'étude de la patrimonialisation de ces sites dans le cadre de ma maîtrise permettra

<sup>1</sup> Thomas Albert, *Histoire du Madawaska. Entre l'Acadie, le Québec et l'Amérique*. Nouvelle édition préparée par Adrien Bérubé, Benoît Bérubé et Georgette Desjardins (Lasalle, Les éditions Hurtubise HMH, 1982), p. 249.

<sup>2</sup> Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, *Témiscouata. Synthèse historique* (Trois-Pistoles, Les Communications Faucon, 2001), p. 83. Plourde laisse aussi croire à une occupation jusqu'en 1845 du fort de Dégelis. Guy Plourde, *Sondages archéologiques à Ville Dégelis. Été 1979. Rapport original* ([s.l.], ministère des Affaires culturelles du Québec, 1979), p. 6.



**Carte des fortifications sur le réseau hydrographique du lac Témiscouata**

(Fondation du centenaire de Dégelis, *Du Dégelé au Dégelis*, 1885-1985, p. 37.)

de mieux en comprendre les causes et la portée. Jetons un regard plus précis sur l'avant-poste du Dégelé.

15

Après l'érection d'un premier fort à Cabano par le lieutenant Lennox Ingall à cause de pressions territoriales américaines exercées à la frontière canadienne et au Grand Portage, l'installation d'un avant-poste au Dégelé fut décidée<sup>3</sup>. Comme dans le cas du blockhaus du Petit-Sault, les travaux furent placés sous la gouverne du colonel McClauglan et sous juridiction néo-brunswickoise. La construction commença dès l'automne 1839, au pied du Lac Témiscouata, à l'ouest de l'embouchure de la rivière Madawaska. Selon les plans d'époque de John Bainbrigge, les bâtiments se situaient à proximité de la maison d'Antoine Dumont, alors postier et aubergiste pour les voyageurs dans la région. L'ensemble comprenait plusieurs bâtiments de pin et de cèdre: une caserne pour

<sup>3</sup> L'orthographe de Dégelis est variable: Dégelé, Dégely, etc.

les soldats de 73 par 33 pieds, une autre pour les officiers de 33 par 23 pieds, un corps de garde et une cuisine dont les dimensions ne sont pas connues. Ces bâtiments furent achevés au cours du mois de décembre de cette même année<sup>4</sup>.

Entretemps, le 15 novembre 1839, arrivèrent dans la région du Témiscouata deux cent hommes du 11<sup>e</sup> régiment britannique. La moitié d'entre eux s'installa au fort Ingall tandis que les cent autres se rendirent à Dégelis pour assurer la sécurité du nouvel avant-poste<sup>5</sup>. Plusieurs régiments y séjournèrent d'ailleurs. Le 56<sup>e</sup> arriva en août 1840, pour un an. De septembre 1841 à décembre 1842, ce fut le 68<sup>e</sup> régiment qui prit la relève<sup>6</sup>. On attribuait à un officier positionné à Cabano la gestion indirecte des soldats de Rivière-du-Loup et de Dégelis par l'intermédiaire de leurs sergents<sup>7</sup>.

Une estimation financière du 19 juillet 1841 destiné au Royal Engineer Office de Québec l'informa que Brock Taylor, capitaine de milice, avait l'intention d'ajouter un nouveau quartier des officiers de 36 par 24 pieds au poste de défense de Dégelis. L'ancien quartier servirait à l'officier du commissariat. Aucune preuve n'atteste cependant que le bâtiment ait bel et bien été construit<sup>8</sup>. Peu après, l'accord mettant fin au conflit entre la Grande-Bretagne et les États-Unis était signé à Washington, et les lieux

furent délaissés par le rappel du régiment en place.

À la suite de la reconstruction du fort Ingall dans les années 1970, des fouilles archéologiques d'une durée de trois semaines furent effectuées à Dégelis, à partir du 26 juin 1979. L'ancien emplacement, à proximité duquel a été construite la 6<sup>e</sup> rue, fut échantillonné par 73 sondages en damier. Les fouilles ont permis de retrouver divers artefacts britanniques: deux boutons militaires, des fragments de mentonnières, des tessons de céramique, des pipes d'argile, etc. Par contre, aucune trace des baraquements ou de leurs fondations n'ont été retrouvées, ce qui n'a pas permis de déterminer l'emplacement exact des bâtiments. En ce sens, l'utilisation du site comme terre agricole a contribué à la perte de plusieurs autres traces de l'occupation britannique<sup>9</sup>.

De nouveau, en 1986, une inspection visuelle a été effectuée sur le site du fort, mais ce terrain avait été racheté par la Scierie Guérette Inc., quelque cinq ans plus tôt, pour y entreposer du bois. Selon une entente conclue entre la scierie, la municipalité de Dégelis, la MRC de Témiscouata et le ministère des Affaires culturelles, la portion où se serait trouvé le fort resterait inutilisée en vue de procéder à des fouilles archéologiques plus exhaustives<sup>10</sup>. Si ces fouilles tardent à venir, possiblement parce que ce développement n'apparaît pas primordial ou que l'objet ne rejoint pas culturellement la communauté, la mémoire contenue dans cet espace protégé demeure.

<sup>4</sup> Yvon Desloges, *Rapport historique. Historique structural du Fort Ingall. 1839-1843. Compilation. Propos de Lagacé, Massicotte et Casgrain, architectes*, (Rivière-du-Loup, [s.n.], mars 1973), p. 46. Selon Desloges, la caserne des officiers aurait plutôt mesurée 30 par 24 pieds. Guy Plourde, *op. cit.*, p. 4-6. Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, *op. cit.*, p. 34; 84.

<sup>5</sup> Guy Plourde, *op. cit.*, p. 4-5.

<sup>6</sup> *Ibid.* Certaines dates d'arrivée des régiments diffèrent dans *Postes militaires, Postes militaires: Rivière-du-Loup, Témiscouata, Dégelis* ([s.l.], éditeurs multiples, [s.d.]), p. 5; 12, soit en mai 1840 pour le 56<sup>e</sup> régiment et en août 1841 pour le 68<sup>e</sup>.

<sup>7</sup> *Postes militaires, op. cit.*, p. 37-38.

<sup>8</sup> Guy Plourde, *op. cit.*, p. 6 et [Postes militaires], *op. cit.*, p. 149.

<sup>9</sup> Guy Plourde, *op. cit.*, p. III et 24.

<sup>10</sup> Pierre Desrosiers, *Rapport de l'inspection visuelle des sites archéologiques des MRC Témiscouata et la Mitis* (Direction de l'Est-du-Québec du ministère des Affaires culturelles, décembre 1986), p. 78.

## Sir Ian Kershaw et le *Mythe Hitler*

Par Pierre-Olivier Gagnon

Étudiant de 3<sup>e</sup> année

L'histoire est faite de controverses. Malgré la surabondance de preuves, de témoignages et de sources auxquelles l'historien a accès, une partie de l'œuvre de celui-ci dépend de son interprétation des faits et des événements qui ponctuent le cheminement des sociétés humaines. Or, ces mêmes interprétations historiques font rarement l'unanimité, et la question de la Shoah demeure l'un des sujets les plus controversés de l'historiographie contemporaine.

Sir Ian Kershaw, récemment retraité de l'Université de Sheffield, en Grande-Bretagne, est l'un des nombreux historiens qui participent à *l'Historikertreit*, la « querelle des historiens ». Dans une Europe reconstruite après la Seconde Guerre mondiale, les historiens peinent à s'entendre au sujet d'Adolf Hitler : était-il un génie du mal ou un dictateur soumis au contexte allemand du XX<sup>e</sup> siècle?

Au lendemain des procès de Nuremberg, le monde est à la recherche de coupables. Le blâme semble facile à attribuer aux seules têtes dirigeantes du Parti nazi, dont le plus notable représentant est bien sûr Hitler. Dès lors, l'historiographie du troisième Reich et de la Shoah semble pencher vers un verdict de culpabilité hitlérienne, selon lequel Hitler porte la responsabilité d'avoir mis en œuvre la Solution finale. Par contre, dès la fin des années 1960, certains historiens se sont détachés des théories dites intentionnalistes pour tenter d'observer le portrait global de la politique allemande sous le troisième Reich. Avec les ouvrages comme *The Hitler State* de Martin Broszat et *The Twisted Road to Auschwitz* de Karl A. Schleunes, on voit se développer une

pensée dite structuraliste qui considère la Shoah comme le résultat du fonctionnement de l'État et de la société allemande.

Kershaw, lui-même un élève de Broszat, élabore au cours des années 70-80 une théorie de synthèse inspirée par le concept de « chef charismatique » du sociologue Max Weber, selon lequel l'exercice d'un pouvoir charismatique s'oppose à celui d'une autorité « reposant sur des règles bureaucratiques<sup>1</sup> ». Au contraire, le pouvoir charismatique repose « sur la vertu héroïque ou la valeur exemplaire<sup>2</sup> », et son soutien « naît de l'allégeance personnelle<sup>3</sup> » des masses qui « le suivent en vertu de sa mission<sup>4</sup> ».

Dans le cas d'Hitler, cette image demeure incomplète. Kershaw propose donc de relativiser la notion de charisme en faisant du dictateur le résultat d'un processus de construction mythique, à la foi conscient et inconscient, autour de la personnalité hitlérienne. Selon lui, l'œuvre d'Hitler, *Mein Kampf*, est une première tentative d'automythification. Dans cet ouvrage écrit en prison après l'échec du putsch de 1923, Hitler s'identifie à un idéal d'unification et de grandeur de la race allemande, idéal dont il se considère le champion. C'est le début d'un construit autour de sa personnalité.

S'inspirant du mode de vie et des idées d'Hitler, le ministre de la propagande Joseph Goebbels aurait créé et amplifié les traits nécessaires pour édifier une image personnelle héroïque durable et représentative des attentes du peuple allemand. Hitler « soignait beaucoup son style et ses attitudes [et] tenait à éviter le moindre indice de faiblesse humaine : il refusait qu'on le voie porter des lunettes, ou participer à toute forme de sport ou autre activité où il

<sup>1</sup> Ian Kershaw, *Le mythe Hitler: Image et réalité sous le IIIe Reich*, Paris, Flammarion, 2006, p. 18.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

risquait de ne pas exceller [...] Son célibat [est] présenté par Goebbels comme le sacrifice du bonheur personnel pour le bien de la nation.<sup>5</sup> » Pour Kershaw, Adolf Hitler devient l'acteur de son propre rôle dans l'histoire allemande. Son mythe et sa personnalité se mêlent alors au point où il devient difficile d'établir une frontière entre l'homme et l'image que l'on projette de lui.

Selon Kershaw, le mythe Hitler se nourrit de l'espoir des Allemands. Bercés par les grandes sagas germaniques, ces derniers attendent de leurs dirigeants qu'ils soient dignes des chefs du passé. Le chef d'État doit être un homme fort, un héros, et c'est cette image qui a longtemps été attribuée à Frédéric Barberousse puis au Kaiser Guillaume I<sup>er</sup>. Cependant, les succès du chancelier Bismarck, puis les frasques de Guillaume II, sèment les graines d'un mouvement populiste, *volkish*, qui, bien que minoritaire à l'époque, met de l'avant l'idée d'un Führer venu du peuple, et non de la royauté. Cette attente du Führer prolifère indépendamment du Parti nazi en Allemagne, et c'est un rôle déjà idéalisé qu'Hitler va emprunter sous la pression des gens de son parti<sup>6</sup> et l'influence de la propagande de Goebbels.

Hitler s'efforce alors d'« incarn[er] un consensus idéologique très large et déjà bien ancré, qui englob[e] aussi la plupart de ceux qui ne s'étaient pas rangés jusque-là dans le camp nazi, sauf la gauche<sup>7</sup> » : l'antimarxisme et l'opposition à la gauche internationaliste, mais aussi l'hostilité des Allemands à l'égard d'une démocratie croulante née de l'impopulaire Traité de Versailles. Cette République de Weimar est l'une des clefs psychologiques du peuple allemand qui peut expliquer la « facilité » de sa conversion à des idées nationalistes de plus en plus virulentes.

Pour beaucoup d'Allemands, la signature du Traité de Versailles de 1918 est une humiliation nationale, une trahison (le *Dolchstoß*, « coup de poignard dans le dos ») venue de l'intérieur sans laquelle l'Allemagne aurait gagné la Grande Guerre. Il s'agit bien-sûr d'un mythe entretenu par les nationalistes, mais ce mythe agit comme le moteur de la campagne électorale d'Hitler. Ce dernier ne se pose-t-il pas, après tout, comme l'image même du peuple allemand lorsqu'il déclare vouloir abolir le Traité de Versailles et punir les « criminels de novembre »? C'est ce mythe du *Dolchstoß* qui galvanise l'opinion publique autour d'un Führer mythique et contre les boucs émissaires du peuple allemand, « la juiverie socialiste internationale ».

Les partisans du nazisme, dont les rangs croissent de plus en plus autour d'un Hitler en pleine ascension, se retrouvent bombardés de messages idéologiques. À ce moment, le nazisme a attiré des milliers d'hommes, dangereux à des niveaux variables, qui poussent à l'extrême les idées déjà radicales du Parti. C'est ce qu'Ian Kershaw appelle des forces centrifuges nazies, tentant d'illustrer toutes ces idées qui s'éloignent les unes des autres, tout en demeurant cohérentes avec les grandes lignes du Parti. À cette problématique, Kershaw répond en faisant d'Hitler la force motrice du Parti, sa force centripète par excellence.

En cela, il diverge des thèses de Hans Mommsen selon lesquelles Hitler serait un dictateur faible, « se dérochant aux décisions, [...] fortement influencé par son entourage du moment<sup>8</sup> ». En accord avec la vision de son ancien maître, Martin Broszat, Kershaw affirme que le désir d'anticiper et de répondre aux volontés d'Hitler - « *working towards the Führer* » - entraîne une rivalité centralisatrice entre des factions autrement éclatées du Parti.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>8</sup> Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1997, p. 128.

Cette rivalité explique l'étonnant dynamisme du nazisme et sa volonté toujours plus forte d'avancer des plans qui, dans l'esprit d'Hitler, n'ont au départ qu'une valeur symbolique. Loin de laisser les gens d'en bas décider à sa place, Hitler applique ce que Kershaw appelle la politique d'un « dictateur paresseux », laissant les officiers concourir entre eux et rivaliser d'audace dans l'espoir d'obtenir l'approbation du Führer qui, par son assentiment, permet une radicalisation du régime. Hitler ne peut être considéré comme un dictateur faible, car les structures peuvent être renversées par sa volonté. Kershaw insiste plutôt sur le désir de celui-ci de demeurer en dehors des querelles institutionnelles pour préserver son image divinisée et éviter une crise du régime. Ainsi, même si Hitler donne peu de directives précises, il voit sa volonté appliquée avec zèle par ses subalternes.

Ian Kershaw n'a pas mis un terme à *l'Historikerstreit*. Par contre, il a joué un rôle important dans la création d'une troisième voie. Certains historiens lui reprochent de faire d'Hitler une coquille vide dont le succès politique ne repose que sur une succession d'incidents hautement improbables. Selon ses détracteurs, cette manière d'aborder la question nazie retire à Hitler, en tant qu'individu, toute responsabilité devant les événements de 1939-1945. Les propos de Kershaw ne laissent cependant aucun doute : si Hitler n'est pas le seul artisan de la Solution finale, il n'en était pas non plus un témoin innocent. C'est parce que Hitler est Hitler, et non quelqu'un d'autre, qu'il saisit les opportunités contextuelles qui mènent à la Shoah. Ian Kershaw dit clairement, dans une entrevue avec Thomas Roman, que l'histoire aurait été changée si un autre homme qu'Hitler avait occupé sa place, admettant du fait le caractère unique du dictateur allemand.

Parmi ses détracteurs, Lothar Machtan tente d'expliquer l'ascension au pouvoir d'Hitler, ses politiques et ses crimes, par une volonté de taire

son homosexualité. Toutefois, les preuves apportées par Machtan ne sont que contextuelles, l'extrapolation de témoignages déjà peu vérifiables. À l'autre extrême, le très controversé Daniel Goldhagen affirme que les vrais criminels de la Shoah sont les Allemands eux-mêmes. Si Hitler a pu accéder au pouvoir et mettre en branle la Solution finale, c'est parce que le peuple désirait depuis longtemps éliminer les Juifs. Inutile de préciser que Kershaw écrit en préface de son ouvrage *Qu'est-ce que le nazisme?* un *mea culpa* sur sa non-intervention lors de l'affaire Goldhagen qu'il qualifie d'« échec intellectuel et scientifique »<sup>9</sup>.

Malgré ces quelques contestations, elles-mêmes remises en cause par d'autres spécialistes, il en demeure que Kershaw est ressorti de *l'Historikerstreit* avec une solide réputation. Par une nuance habile des théories de l'école intentionnaliste et de son prédécesseur Martin Broszat, Ian Kershaw a su développer une théorie de l'histoire nazie capable d'englober la plupart de ses phénomènes et d'en expliquer le succès. La réinterprétation des thèses de Max Weber sur l'autorité charismatique a permis à Kershaw de paver la route d'une troisième voie d'analyse historique.

En parlant du point final d'*Hitler*:  
*Nemesis*: «Mon passage préféré,  
c'est celui où il se tire une balle.»

-Sir Ian Kershaw

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. XVI.

## Une ville teintée d'accents ruraux

Par Mathieu Arsenault

Étudiant de 3<sup>e</sup> année

Compte rendu de Roussel, C., « Besançon au XVIII<sup>e</sup> siècle. Paysages et architecture d'une ville teintée d'accents ruraux. », *Histoire urbaine*, numéro 8 (2003) : pages 69 à 86.

C'est en tant que conservatrice du patrimoine de Franche-Comté que Christiane Roussel cherche à démontrer la nature des traces de la ruralité urbaine que Besançon, commune de 120 000 habitants de l'est de la France, nous a léguées. Pour ce faire, elle pose les bases de ce que nous pourrions appeler une « archéologie de la ruralité urbaine », appuyée sur la confrontation de descriptions historiques et d'anciens plans avec les réalités archéologiques observables aujourd'hui. L'introduction nous expose d'abord l'opposition entre le remaniement esthétique global de Besançon au XVIII<sup>e</sup> et la présence toujours forte de l'environnement rural dans les espaces privés. Structuré en trois parties définies selon un plan thématique, le développement expose les trois principaux facteurs qui ont fait de Besançon une ville à caractère rural. L'auteure décrit d'abord l'étroite association qui lie l'agglomération à sa banlieue « verte », association renforcée par l'industrie viticole dominante jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>. Ensuite, elle démontre l'omniprésence d'activités paysannes au sein de la ville par le mode de vie campagnard encore présent chez les citadins. Enfin, elle échafaude une reconstitution de la présence de dépendances agricoles qui occupaient massivement les arrière-cours des habitations et des hôtels particuliers, permettant aux citadins une certaine autosuffisance alimentaire caractéristique au monde rural. En conclusion, l'auteur expose les divers bouleversements qui ont participé à évacuer les activités rurales du cœur de la ville au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Bien qu'elle soit séparée physiquement de sa banlieue par ses murailles, Besançon reste encore au XVIII<sup>e</sup> siècle en communication permanente et symbiotique avec sa périphérie rurale. Ce constat est le résultat de près de cinq siècles d'existence autonome de ce micro État de six mille hectares. Cette indépendance, héritée du statut de ville libre du Saint-Empire romain germanique dont bénéficia Besançon du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au troisième quart du XVII<sup>e</sup>, la laissa seule, isolée des autres centres urbains en raison d'un mauvais réseau routier et par des frontières jalousement gardées. De ce fait, la campagne bisontine était non seulement un lieu de prédilection pour les citadins qui y possédaient souvent un pied à terre, mais aussi le garde-manger de la ville. La participation des citadins à la vie rurale s'était accrue depuis le Moyen Âge, par la culture de la vigne, activité de prédilection des habitants. Tous les groupes sociaux attachaient de l'importance à la production viticole, celle-ci permettant à la fois de produire le vin destiné à la consommation familiale et occasionnellement de générer des surplus négociables en numéraire. Comme les Bisontins affectaient généralement les sous-sols de leurs habitations *intra-muros* à la transformation du raisin, la culture de la vigne introduisit une activité paysanne dans l'enceinte même de la ville, matérialisant ainsi le lien entre monde urbain et monde rural. De plus, le va-et-vient incessant causé par cette activité instaura une communication continue entre ces deux pôles complémentaires. Si le rattachement de la Franche-Comté à la France au XVII<sup>e</sup> siècle initia une forte poussée démographique qui entraîna une urbanisation de plus en plus forte et un recul des vignobles, les annonces et les ordonnances municipales de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle nous démontrent l'omniprésence encore manifeste des activités viticoles au sein des murs, de même que les désagréments qu'elles causaient aux citadins.

Comme le rappelle Roussel, la ruralité urbaine ne se limitait toutefois pas qu'à la seule production viticole. Bien que la ville ait investi



**Hôtel Charles Quint : une demeure du XVIII<sup>e</sup> siècle et son écrin de verdure face à l'horloge astronomique.** (<http://www.lefigaro.fr>)

dans la modernisation de ses infrastructures, malgré le fait qu'elle ait accueilli nombre de hauts fonctionnaires et que plusieurs hôtels particuliers aient été érigés dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le mode de vie des habitants et la configuration urbaine restent encore très sobres, sans grands artifices et fortement imprégnés des attaches rurales. Les parterres de cultures maraichères, le nombre important de bestiaux et de voitures qui encombrant les rues, de même que les marchés aux porcs sont autant de scènes rurales qui marquent encore la ville à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lui conférant des allures de gros village. Ce paysage souligne une volonté d'autosuffisance encore bien ancrée dans la mentalité des citadins bisontins. Cette conception autarcique de la vie caractéristique du monde rural est accentuée par l'état encore désastreux des routes reliant Besançon au monde extérieur ainsi que par les taxes imposées aux importations qui rendent les denrées couteuses sur les marchés locaux. Le mépris pour le gaspillage, doublé d'une

suspicion envers les produits qui ne proviennent pas de la cellule familiale, a fait en sorte que les habitants *intra-muros* misent sur des lots en banlieue pour assurer leur subsistance, alors que ceux qui n'ont pas de capital foncier à la campagne s'affairent à recréer ces liens ruraux dans la ville.

La volonté de reproduire un microcosme rural dans son petit espace urbain se manifeste alors par des dépendances agricoles dans les arrières-cours, de potagers et parfois même de vergers. S'il est aujourd'hui impossible de reconstituer les univers ruraux des petites maisons du centre-ville, en raison d'un silence documentaire et de la disparition de toutes traces des dépendances, Roussel nous rappelle toutefois qu'il existe des témoins archivistiques de leur présence. L'ordonnance de 1784 sur le rejet de fumier dans les rues et l'interdiction de nourrir les porcs à l'intérieur des maisons nous démontrent effectivement que la diversité de la faune domestique urbaine recensée à la fin du XVII<sup>e</sup>,

constituée de chevaux et de mulets, mais aussi de poules, de vaches, de bœufs, de chèvres et cochons, reste encore au XVIII<sup>e</sup> siècle tardif un phénomène d'importance. Pour ce qui est des hôtels particuliers, certains plans indiquent l'existence de diverses constructions d'inspirations rurales. De même, quelques rares bâtiments qui ont survécu permettent de formuler des hypothèses sur l'utilité première de ces dépendances.

Grâce aux inventaires révolutionnaires, le mode de vie des propriétaires d'hôtels particuliers de l'époque est mieux documenté. C'est ce qui permet à Roussel de retracer les contours de l'hôtel bisontin typique du XVIII<sup>e</sup>. Ce dernier posséderait une cour secondaire entourée de bâtiments agricoles tels que des poulaillers, des remises, des bûchers, des étables et des fosses à fumier. Dans les jardins, une place était également réservée aux arbres fruitiers de même qu'au potager, configuration qui n'est pas sans rappeler le modèle rural où fonctionnalités et agréments font bon ménage. La présence des potagers s'estompa cependant à la fin du XVIII<sup>e</sup>. La vie devenant plus facile, ceux-ci firent doucement place à des jardins à l'anglaise et des parterres d'agrément. De la sorte, les hôtels de l'aristocratie ecclésiastique et des grands fonctionnaires récemment installés en ville possédaient un caractère moins rural par la présence de pigeonniers et d'écuries comme seules dépendances. Aussi, la désaffection des pratiques rurales en ville causa la disparition des bâtiments abritant les fonctions les plus rustiques.

Malgré la qualité indéniable de l'article de Mme Roussel, ce dernier trahit de manière trop évidente la volonté de l'auteure de mettre en valeur le patrimoine hérité de la présence d'une classe d'élite de la ville de Besançon au profit de sa conservation et de sa valorisation. Conséquemment, Christiane Roussel accorde une large place à l'élite bisontine et à la nouvelle culture qu'amène cette classe d'aristocrates,

mais surtout de fonctionnaires parisiens, en négligeant l'environnement des classes populaires. De cette manière, c'est surtout autour du patrimoine hôtelier des élites que l'auteure bâtit sa perception de la ruralité urbaine, écartant trop facilement l'habitat populaire du Besançon *intra-muros*. Pourtant, ces classes témoignent d'une dynamique très différente, du fait que les familles bisontines possédaient généralement des terres en banlieue alors que la nouvelle élite, elle, s'est restreinte à ses possessions urbaines.

Il serait ainsi intéressant de mettre en perspective l'importance de la ruralité urbaine et son impact sur les mentalités pour les propriétaires d'hôtels particuliers et de maisons *intra-muros* en utilisant un indicateur tel que l'indice des prix à la consommation de denrées alimentaires entre 1750 et 1850. Comme cela, nous pourrions évaluer de manière plus significative l'importance que prend la production alimentaire pour l'élite dépourvue de lots en banlieue. La présence de la ruralité urbaine à Besançon, ville célébrée par Mme Roussel pour être « l'une des capitales régionales les plus vertes de France », semblerait ainsi dépendre davantage de la nécessité que de la volonté des Bisontins. Cela permettrait également de faire le lien avec l'effacement du phénomène au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'amélioration du réseau routier, l'achèvement du canal Monsieur et l'arrivée du chemin de fer engendrent un désenclavement de la ville et par conséquent, un déclin de ses obligations rurales.

Cela dit, la recherche « archéohistorique », basée sur la documentation écrite exposant les manifestations d'activités rurales au sein d'une ville telle que Besançon au XVIII<sup>e</sup> siècle, présentée par Mme Roussel en parallèle avec une étude archéologique des traces matérielles a l'avantage certain de relativiser la représentation du concept d'urbanité et de mieux cerner les interactions entre les milieux urbains et ruraux aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.



## Colloque annuel de l'IHAF

Du 15 au 18 octobre dernier, un groupe d'étudiants, composé de Gabrielle Goulet, Georges Fortin, Pierre-Olivier Gagnon, Jean Lou Castonguay, Julie Côté, Jonathan Chavarie et votre humble chroniqueur, est allé à Montréal pour assister au colloque annuel de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Grâce au soutien financier de l'IHAF, du Module d'histoire de l'UQAR et de l'Association des étudiantes et des étudiants en histoire de l'UQAR, nous avons eu la possibilité d'assister à l'un des colloques d'histoire les plus prestigieux du Québec. Non seulement avons nous approfondi notre savoir historique, mais surtout nous avons pris connaissance de la rigueur et du professionnalisme nécessaires pour présenter une communication lors d'un tel évènement ou de tout autre colloque scientifique en histoire.

En plus d'assister au colloque, nous avons eu l'occasion de visiter certains des attraits touristiques et culturels de la ville, comme le musée Pointe-à-Callière et le Jardin botanique de Montréal. J'encourage tous les futurs étudiants à assister à ce colloque comme à un incontournable pendant leur baccalauréat, et ce, malgré la distance et les longues heures d'autobus nécessaires pour s'y rendre. L'expérience que l'on en retire est inestimable.

Rémi Lefrançois,  
*Étudiant de 3<sup>e</sup> année*

## Quand échange international rime avec régional

L'échange étudiant international est une réalité bien connue des étudiants de l'UQAR qui désormais, chaque année ont le plaisir d'accueillir un nombre important d'étudiants étrangers. La présence de ceux-ci permet de bénéficier en région d'une mixité culturelle des plus stimulantes qui, conformément à la mission de l'Université, éveille les esprits et élargit les perspectives. C'est d'ailleurs par la fréquentation d'étudiants de passage au Québec qu'est né en moi le goût de vivre ma formation universitaire de manière différente, de participer à mon tour à cet enrichissement personnel qu'amènent le déracinement et la confrontation à l'inconnu. Ainsi, j'ai eu le grand plaisir de participer au programme d'échange de la CRÉPUQ durant l'année universitaire 2008-2009 et de réaliser une partie de ma formation en Bretagne. Sans vouloir me leurrer sur le caractère presque familier que revêt aujourd'hui ce genre d'expériences universitaires dans l'Hexagone, j'attacherai néanmoins une attention particulière à son caractère régional, ce qui lui confère à mon sens son intérêt.

D'emblée, il me serait difficile de défendre le choix de la ville de Brest comme lieu d'études au regard de son potentiel esthétique. Quiconque connaît un peu cette ville de 140 000 habitants vous dira que vous seriez bien sots de partir pour cette ville que la Seconde Guerre mondiale a entièrement rasée pour ne laisser derrière elle que béton et architecture éclectique, qui ne sauraient attirer des hordes de touristes.



**Huile sur toile : Brest, la fac, l'hôpital.**

Source : Brest-métropole-tourisme, *Médiathèque* (<http://www.brest-metropole-tourisme.fr>)

Évidemment, l'étudiant de passage cherchera longuement les traces des temps anciens à Brest et même les plus hardis ne réussiront qu'à se heurter à un mur de béton datable de 1947! Toutefois, si l'esthétisme « vieille-France » n'est pas au rendez-vous et que vous ne bénéficiez ni de l'élégance du Quartier latin, ni du soleil de la Méditerranée, il ne faut pas pour autant boudier cette commune du « bout du monde », qui déploie autour d'elle hameaux et villages d'une franche beauté répartis sur 1250 km de côtes.

En dehors des fréquentes balades dans les « pays » bretons, des sorties dans les pubs, des journées de baignade et de surf à la mer et des mille et une autres surprises que réserve la culture bretonne, je m'en voudrais de ne pas insister sur les avantages académiques et humains qui accompagnent le choix d'une université de région. Choisir la région, dans mon cas, c'est choisir la Faculté de lettres Victor-Ségalen de Brest, c'est oublier les grands amphithéâtres bondés de centaines d'étudiants pour trouver quotidiennement des cours magistraux et des séminaires où l'interaction entre le professeur et les élèves dépasse le simple monologue. C'est aussi exister en tant qu'individu, rencontrer à chaque détour des visages connus et avoir la possibilité de nouer des relations enrichissantes avec d'autres étudiants et avec des membres du corps professoral. Mais c'est surtout avoir le sentiment d'appartenir à une communauté dont vous ignoriez l'existence il y a peu de temps encore; une communauté qui vous ouvre les bras au point tel vous vous sentirez déboussolé.

La Faculté de lettres Victor-Ségalen de Brest offre donc un univers régional où la présence de l'étudiant étranger sera à la fois profitable pour ce-dernier, mais également pour la communauté d'accueil. En effet, le choix d'un lieu d'enseignement en dehors des pôles d'attraction traditionnels pour les universitaires étrangers m'est apparu des plus profitables. Ainsi, en allant découvrir la Bretagne dont j'ignorais le caractère si unique et si attachant, je n'ai eu d'autre choix que de m'abandonner à celle-ci et je puis maintenant dire qu'elle me l'a bien rendu. J'ai eu l'occasion de partager des moments privilégiés et même de cultiver et de regarder croître en si peu de temps des amitiés qui sont de celles qui survivent aux frontières. Découvrir une culture, c'est aller à sa rencontre, c'est s'en laisser imprégner, c'est se couper du conformisme des lieux communs. En un sens, c'est vivre et faire vivre les régions.

Mathieu Arsenault  
*Étudiant de 3<sup>e</sup> année*

## Stages d'archéologie, printemps-été 2009

### Albanie, Byllis, mai 2009

À l'hiver 2009, une annonce a piqué ma curiosité : une offre de stage en archéologie en Albanie. J'ai déposé ma candidature et j'ai été retenue pour y participer. En avril, j'ai reçu le billet d'avion, et en mai, je me suis envolée vers l'Albanie. Peu de gens savent où se trouve ce pays. Moi-même je ne le savais pas avant d'y aller. Et pourtant...

L'équipe de fouille résidait dans une petite maison à environ 45 minutes en autobus du chantier. La journée commençait à 6h45, par une balade sur les routes étroites et cahoteuses, qui ressemblaient à des lacets dans les montagnes : attention aux cœurs sensibles ! Le site de Byllis sur lequel nous travaillions est situé au sommet d'une montagne culminant à plus de quatre cents mètres d'altitude et qui surplombe une vallée magnifique. Le site archéologique est concentré sur le versant ouest de la montagne, le versant est étant occupé par les troupeaux de moutons et leurs bergers. En regardant vers l'ouest par beau temps, on peut apercevoir la mer Adriatique et quelques îles qui longent la côte.

Le site que nous fouillions est une cité antique qui comportait des infrastructures, dont des bains, un amphithéâtre, des maisons, des basiliques et une cathédrale. Notre équipe était concentrée autour des quartiers épiscopaux. La première journée de travail, je portais un chandail chaud, des bas de laine et un imperméable. Un orage a éclaté et je me souviens de m'être dit que le mois serait long si je le passais sous la pluie, complètement transie du matin au soir. Mais ça n'a pas duré, la température a changé radicalement. La chaleur était torride, et dans les derniers jours, le soleil plombait si fort qu'il était difficile de travailler entre 11h et 14h.

Au cours de ce stage, j'ai eu la chance de participer à différentes étapes du processus de fouilles. Tout d'abord, il faut creuser, évidemment. Mais il ne s'agit pas de creuser jusqu'à ce qu'on tombe sur un caillou ou un bout de mur. Il faut également porter attention à la couleur de la terre et à sa texture, afin de remarquer tout changement dans le sol qui pourrait nous fournir des informations sur ce qui s'est passé. Par exemple, s'il y a eu un feu, la terre ne sera pas la même que s'il y a eu une inondation. *Pushim* (la pause) sonnait à 13h, et toute l'équipe descendait dans un petit restaurant situé à quelques mètres en contrebas. Tous les jours, je dis bien tous les jours, le repas du midi se composait d'une saucisse, d'un concombre, d'un fromage de chèvre, d'un œuf, d'une tomate, d'une pomme et de pain. Les jours de fête, il y avait des olives, du fromage crémeux, des frites et de la viande de mouton. L'équipe a inventé tout ce qu'elle pouvait pour varier la présentation : salade, sandwich, purée, etc. Le travail reprenait et nous retournions à nos truelles jusque vers 16h30. Une fois revenus à la maison le soir, il fallait laver ce que nous avons trouvé dans la journée : céramique, os, etc. Chaque artefact devait être nettoyé à l'aide d'une brosse à dents pour ensuite être mis à sécher et, finalement, rangé dans son sac. Le nettoyage des artefacts permet de définir les contours des artefacts et facilitera la tâche d'identification. J'ai d'ailleurs passé quelques heures avec le céramologue de l'équipe, spécialisé dans l'étude des céramiques romaines. Son travail est fascinant. Avec lui, j'ai donc classé les différents types de céramique en fonction des textures, des types de matériaux, des inclusions, des épaisseurs, des couleurs et des provenances.



**Carte de l'Albanie**

Source : Ambassade française en Albanie

Nous avons profité des fins de semaines pour visiter un peu le pays. Berat, Tirana, Saranda, Butrint sont toutes des villes charmantes et magnifiques. Il est possible de reconstruire une bonne partie de l'histoire de l'Albanie simplement en regardant l'architecture des villes. Bien que le régime communiste soit tombé depuis presque vingt ans, le pays en porte encore les traces dans sa vie quotidienne. Je suis très chanceuse d'avoir pu prendre part à ce stage et d'avoir pu découvrir l'Albanie. Si vous avez un jour la chance de participer à un stage comme celui-ci, faites-le. C'est une expérience formidable qui vous permettra de découvrir tant de choses que vous n'en croirez pas vos yeux.

Gabrielle Goulet

*Étudiante de 3<sup>e</sup> année*

## France, Luxeuil-les-Bains, juin 2009



Quatre heures d'autobus, trois heures d'attente à l'aéroport de Québec, sept heures de vol, quatre heures d'attente à la gare et trois heures et demi de train, un total de vingt et une heures de voyage consécutives ont été nécessaire pour me rendre à Luxeuil-les-Bains, en France, le lieu du stage d'archéologie que j'ai entrepris l'été dernier avec deux camarades de l'UQAR. Au-delà de l'expérience personnelle tout à fait hors du commun que nous avons vécue, et qui je crois a marqué pour la vie chacun d'entre nous, nous avons suivi un stage très enrichissant.

De 8h30 le matin, jusqu'à 18h00, durant cinq semaines, nous avons participé à la fouille d'une église monastique de l'époque mérovingienne. Elle était à l'époque la seconde de trois églises qui composaient le monastère de saint Colomban, qui a connu son apogée au VII<sup>e</sup> siècle. Ses fondations étaient remplies avec plus de quatre-vingt sarcophages en grès, appartenant tous aux moines ou aux abbés du complexe monastique. Bouts de mur, tessons de céramique, morceaux de sarcophages, monnaies antiques, mais surtout ossements humains abondaient partout où nous mettions les pieds.

Situé en plein centre de Luxeuil-les-Bains, aujourd'hui une bourgade de sept mille habitants, le site a accueilli sur son pourtour environ dix mille touristes pendant la durée du stage. À chaque jour, plusieurs dizaines de personnes se pressaient le long de la clôture qui délimitait le site, posant des questions à l'équipe, et c'était un plaisir de leur répondre. Nous avons même reçu la courte visite du célèbre historien français, sommité de l'époque médiévale, monsieur Jacques LeGoff! Les mots me manquent pour décrire cette expérience exceptionnelle, sur un site exceptionnel, dans un cadre exceptionnel. Merci à tous ceux et celles qui ont rendu ce stage possible!

Pour en apprendre plus sur ce site archéologique, ainsi que sur l'histoire de Luxeuil-les-Bains et saint Colomban, rendez-vous au : <http://www.amisaintcolomban.net/accueil.html>

David Morin

*Étudiant de 3<sup>e</sup> année*

## Après les études, un pas vers les musées

Où peut mener une formation en histoire? Lorsque vous avez choisi de commencer des études universitaires dans ce domaine, saviez-vous ce que vous alliez faire une fois votre baccalauréat complété? Pour ma part, je n'en avais aucune idée. C'est en partie pour cette raison que je suis venue compléter un certificat en Pratiques et interventions culturelles (PIC) à l'UQAR. De fil en aiguille, j'ai découvert un environnement que j'avais quelque peu oublié et qui, pourtant, offre de belles possibilités d'emploi. Je parle des musées. L'été dernier, j'ai mis les pieds au Musée régional de Rimouski et j'ai découvert un milieu qui me passionne. Les possibilités d'emploi que les musées recèlent sont multiples: conservateur, archiviste, éducateur ou agent de communications ne sont que quelques-uns des métiers qu'on y retrouve. Depuis janvier, je réalise mon stage en travaillant en tant qu'agente à l'éducation et à l'action culturelle. Les tâches associées à ce poste sont variées et nombreuses, c'est pourquoi je n'aborderai que certains aspects qui peuvent se rattacher à notre domaine d'études.

Les musées sont des lieux de culture et d'éducation. Au Musée régional de Rimouski, les expositions présentées sont en lien avec l'histoire, les sciences ou les arts visuels. Qu'il s'agisse d'enfants, d'adolescents ou d'adultes, tous ont l'occasion d'apprendre lorsqu'ils viennent dans un musée. Cependant, afin de rendre les expositions encore plus intéressantes pour les enfants et même de coordonner le contenu avec leur programme scolaire, il est nécessaire d'adapter la visite à ces publics. C'est précisément une partie de ma tâche: créer des activités qui pourront permettre aux enfants de découvrir les expositions tout en s'amusant et en apprenant. Il peut s'agir d'organiser des visites guidées, des rallyes, des chasses au trésor ou encore des quiz en lien avec les expositions. Lors de leur sortie scolaire, les enfants ont également la possibilité de participer à un atelier d'art relié à une exposition visitée. La préparation des visites implique la recherche d'informations relatives à l'exposition, la création d'activités adaptées à différents groupes d'âge, la préparation du matériel nécessaire et la recherche de personnel pour réaliser ces activités.

L'an dernier, un projet appelé *Autour de mon école* a été offert aux écoles primaires de la région, en collaboration avec le Musée. Grâce à des rencontres en classe, l'éducateur du Musée accompagne les jeunes et les invite à prendre des photos de leur quartier en s'inspirant de photographies anciennes issues de la collection du Musée. Tout en apprenant les notions de base reliées aux musées, comme la conservation, les collections et la préparation d'une exposition, les jeunes sont appelés à analyser l'évolution de leur environnement à travers le temps. À la fin du projet, les élèves et l'éducateur choisiront les parmi photographies prises par les élèves, celles qui accompagneront les images des archives du Musée dans l'exposition estivale. Ils seront les artistes d'une exposition d'histoire régionale. Ce genre de projet constitue une autre façon de faire découvrir les différentes facettes de la vie muséale tout en permettant aux élèves de développer les compétences du programme scolaire.

Au cours de mon contrat au Musée, j'aurai des activités de ce genre à préparer. Cette année, il s'agit de trouver un projet qui saura intéresser les adolescents. Ces derniers ont trop souvent en tête qu'un musée est ennuyeux; nous devons donc leur prouver le contraire grâce à des activités qui sauront les captiver. Il s'agit là d'un défi important, et les possibilités sont nombreuses, mais il faut également s'assurer de plaire à cette génération. Qu'il s'agisse d'une activité qui se réalisera à l'école ou au Musée, qu'elle soit en lien avec le programme scolaire ou complètement indépendante, il m'importe de créer quelque chose qui leur permettra de découvrir les secrets cachés dans un musée, tant dans les expositions que dans les collections, de créer, de s'amuser et d'apprendre en respectant leurs préférences et en leur donnant le goût de découvrir d'autres musées.

En résumé, l'objectif principal de l'agent à l'éducation et à l'action culturelle est de parvenir à attirer des visiteurs au Musée, de faire connaître le milieu muséal à des publics variés et de faire rayonner l'institution de différentes façons dans la région.

Si ce poste n'est pas directement relié à la formation en histoire, plusieurs aptitudes développées lors des études trouvent leur importance, particulièrement en ce qui concerne la recherche et le développement de bonnes méthodes de travail. Les cours du programme PIC m'ont permis de me familiariser avec le milieu culturel et de connaître les différentes ressources disponibles dans la région, notamment grâce aux intervenants rencontrés. Le stage en milieu de travail que je complète actuellement permet de concrétiser les apprentissages faits en classe. Grâce à ce stage, j'ai découvert les nombreuses possibilités d'emploi dans le domaine de l'histoire et de la culture que je ne soupçonnais pas jusqu'alors. De plus, le travail au sein du Musée est très enrichissant puisque j'ai la chance de collaborer de différentes façons avec toutes les personnes œuvrant dans le milieu culturel. Je développe progressivement mon intérêt pour l'art contemporain grâce à toutes les visites et les rencontres que j'ai faites pour préparer les activités. Quant au lien avec l'histoire, la création d'un projet comme *Autour de mon école* comporte un aspect historique que je pourrai également exploiter dans une activité avec les adolescents. Sinon, il suffira d'attendre la prochaine exposition liée à ce domaine pour préparer les visites guidées, créer des activités et mettre à profit mes connaissances!

Comme je le précisais au début, il s'agit d'une possibilité d'emploi parmi tant d'autres dans le monde muséal. Alors avis aux intéressés: en cherchant un peu, vous découvrirez qu'il existe de nombreux musées abordant des thématiques historiques, et ce, autant dans la région que dans le monde. Vous aurez donc l'embarras du choix!

Julie Côté

*Étudiante de 2<sup>e</sup> année  
Au certificat en pratiques et  
interventions culturelles*

# Michel Bibaud et le discours de l'anti-méthode

Comme nombre de ses semblables du XIX<sup>e</sup> siècle, Michel Bibaud (1792-1857) a multiplié les vocations. Il a été professeur, poète, journaliste, historien, fonctionnaire et juge de paix. En tant qu'historien, il s'est fait connaître en publiant son *Histoire du Canada sous la domination française* (1837), suivie sans trop de surprises d'une *Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise* (1844). Doté d'un style mortifère, fui par ses contemporains en raison de son mauvais caractère, ignoré par la postérité – Guy Frégault a écrit que l'oubli l'a sauvé du ridicule –, il se démarquait par ses qualités de chroniqueur et sa méthode parfois singulière. En effet, lorsqu'il ne trouvait pas dans les archives d'événements assez spectaculaires à son goût, il décrétait que rien ne s'était passé. C'est ainsi qu'entre 1733 ou 1734 et le premier siège de Louisbourg en 1745, selon lui, « le Canada se trouve dans un état à peu près nul pour l'histoire: il ne s'y passe presque aucun événement digne d'entrer dans les annales de la colonie, ou pour mieux dire, il n'y a pas, dans cet espace de temps, d'annales canadiennes (...) »<sup>1</sup>. Ce procédé, baptisé désormais « la méthode Bibaud », a été redécouvert récemment par une génération de jeunes historiens assoiffés de scientificité. La classe estudiantine, planche de salut d'un écrivain mal aimé?

Julien Goyette

Professeur

29

<sup>1</sup> Michel Bibaud, *Histoire du Canada sous la domination française*, vol. 1, Montréal, imprimé et publié par John Jones, 1837, p. 253.

L'histoire transforme les  
grands conquérants en  
notes de bas de page.

-Paul Elridge

Pendant que certains font  
les manchettes, d'autres  
font l'histoire.

-Philip Elmer-DeWitt

Citer les pensées des  
autres, c'est regretter de  
ne pas les avoir  
trouvées soi-même.

Sacha Guitry

La seule différence dans l'histoire du monde, si  
j'avais été tué à la place de Kennedy, c'est  
qu'Onassis n'aurait probablement pas marié Mme  
Khrouchtchev.

-Nikita Khrouchtchev

Une des leçons de l'histoire, c'est que ne rien  
faire est souvent une bonne chose, et ne rien dire  
la plus brillante idée.

-William James Durant

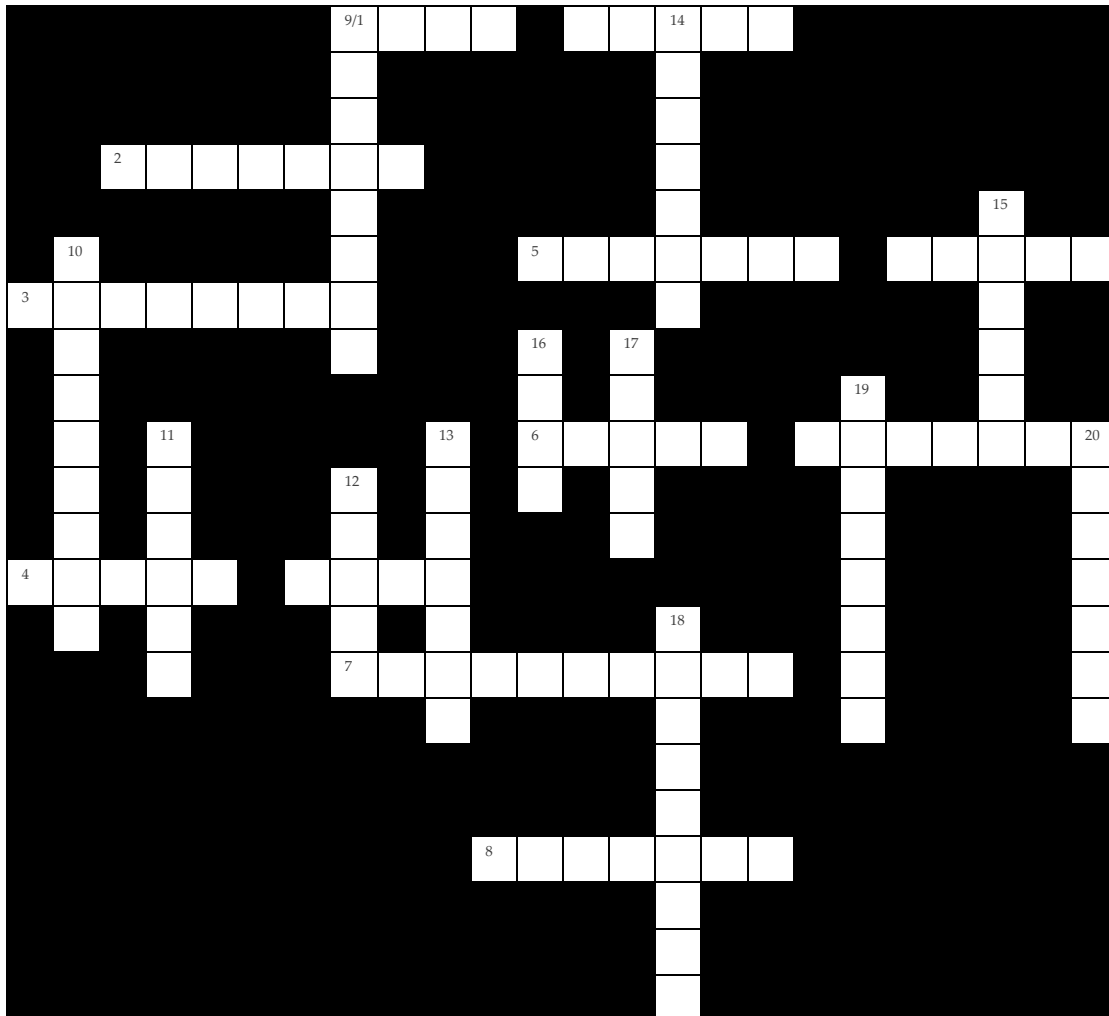
Toute philosophie est d'une certaine façon, la fin de l'histoire.

-Paul Ricoeur

# Mots croisés

Par Marie-Pierre Huard

Étudiante de 2<sup>e</sup> année





**Horizontalement :**

1. Historien français fusillé en 1944. (2 mots)
2. Municipalité où fut construit un avant-poste militaire britannique en 1839.
3. Régime de dictature d'un parti totalitaire ayant la nation comme valeur absolue.
4. Il devient chef de l'Église anglicane en 1534. (2 mots)
5. Héritier du Saint-Empire romain germanique, de la couronne d'Espagne et de multiples principautés italiennes. (2 mots)
6. Encyclique publiée par le pape Léon XIII en 1891. (2 mots)
7. Ville où s'amorça le recul allemand pendant la Seconde Guerre mondiale.
8. Région à l'origine de la Première Guerre mondiale.

**Verticalement :**

9. Guerres contre les Perses d'une grande importance pour les Grecs.
10. Né à Florence en 1469. Son œuvre majeure s'intitule *Le Prince*.
11. Ville rivale d'Athènes.
12. «Ennemis» intérieurs de la nation allemande.
13. Fils du sultan Selim, il conquiert la Hongrie en 1526.
14. Crise survenue au Québec en 1970.
15. Dictateur allemand.
16. Leur maîtrise est la clé du pouvoir britannique dans le monde.
17. Récitation sacrée de l'islam. Guerres ayant pour but la libération de Jérusalem.
18. Guerres ayant pour but la libération de Jérusalem.
19. Saint fondateur de Luxeuil-les-Bains.
20. Prophète né au VII<sup>e</sup> siècle.

**Solution :**

1.Marc Bloch 2.Dégelis 3.Fascisme 4.Henri VIII 5.Charles Quint 6.Rerum Novarum 7.Stalingrad 8.Balkans 9.Médiques  
10.Machiavel 11.Sparte 12.Juifs 13. Soliman 14.Octobre 15.Hitler 16.Mers 17.Coran 18.Croisades 19.Colomban  
20.Mahomet

# **Équipe de la revue *Laius* volume 3**

Pierre-Olivier Gagnon, éditeur en chef

Andrée-Anne Côté, graphiste

## Comité de lecture:

Mathieu Arsenault

Jean Lou Castonguay

Pierre-Olivier Gagnon

Gabrielle Goulet

Rémi Lefrançois

Nicolas Beaudry, professeur

Julien Goyette, professeur

Karine Hébert, professeure



**La Revue Laïus tient à remercier ses généreux partenaires**

**UQAR**

Université du Québec  
à Rimouski

Le Module d'histoire de l'UQAR



L'Association coopérative étudiante de  
l'UQAR



L'Association des étudiantes et  
étudiants en histoire



L'Association générale des étudiants du  
campus à Rimouski

